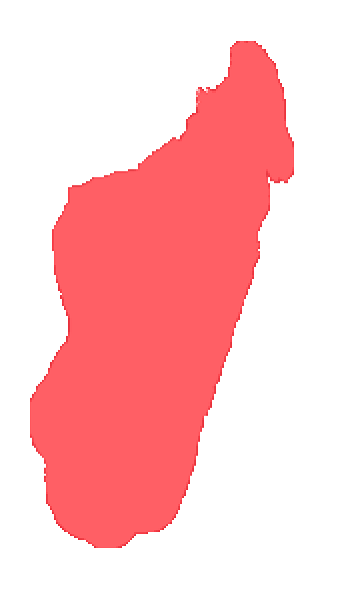
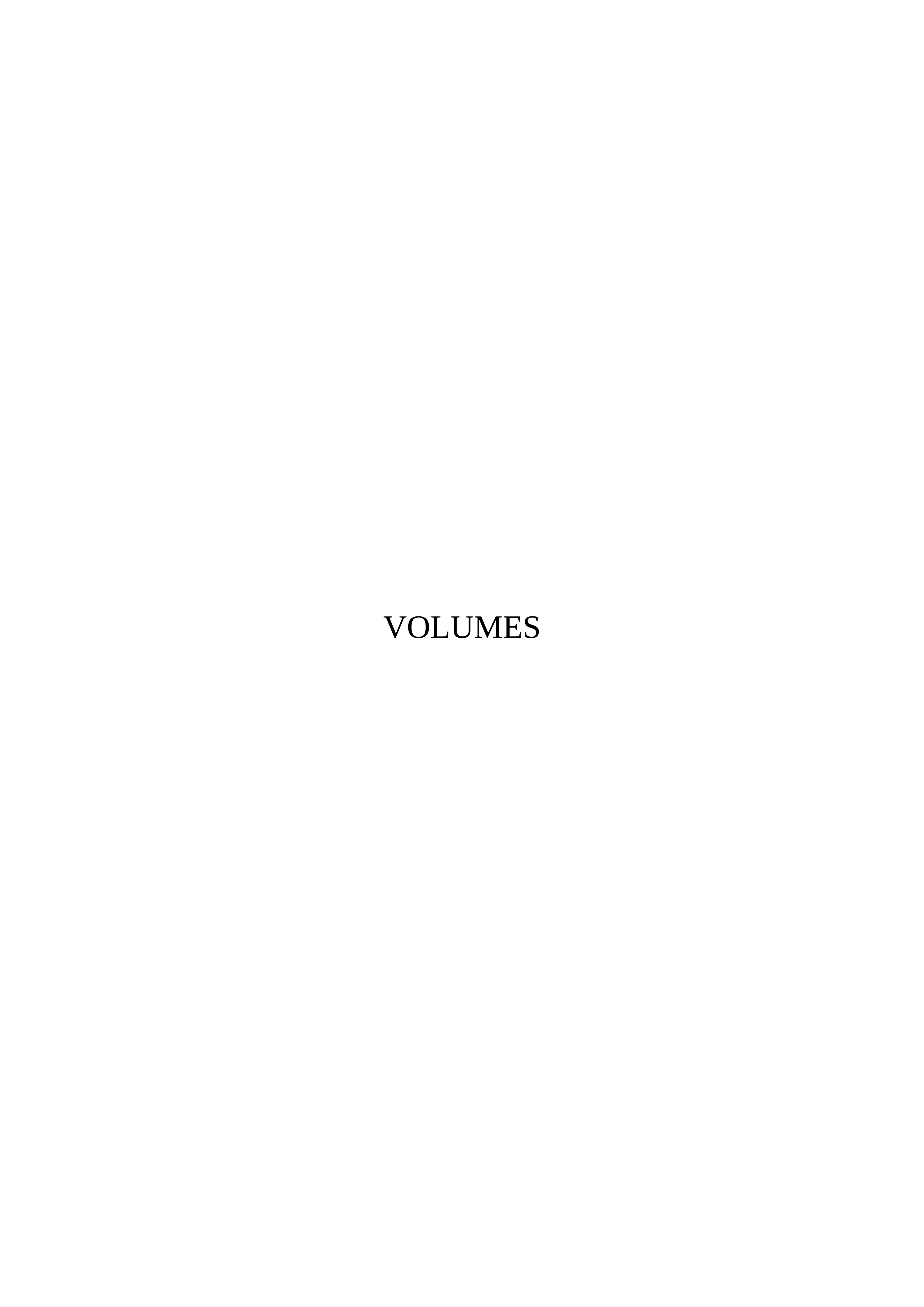
Bibliothèque malgache / 51

Jean-Joseph Rabearivelo

Volumes





VOLUMES

Ouvrages parus

du même auteur :

Poésie :

La Coupe de Cendres, Tananarive, 1924 (*épuisé*).
Sylves, Tananarive, 1927. (*épuisé*).

Prose :

Quelques Poètes, Port-Louis, Esclapon, *éditeur*.

JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

VOLUMES

Vers le Bonheur
La Guirlande à l'Amitié
Interlude rythmique
Sept quatrains
Arbres
Au Soleil estival
Cœur & Ciel d'Iarive

Imprimerie de l'Imerina
Tananarive
— — —
MCMXXVIII

120 EXEMPLAIRES DE CET OUVRAGE ONT ETE TIRES à PART ET MIS HORS COMMERCE, NUMEROTES ET MARQUES A LA PRESSE DE 1 A 120 H.C. EGALEMENT à PART, MAIS DANS LE COMMERCE, 6 EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, LETTRES à LA MAIN DE A A F.

Vers le Bonheur

à G. Henri de Brugada.

VERS LE BONHEUR

Fuyons la plage d’Elseneur,
cœur las de rêve inachevé
et las de rêve non rêvé,
ô cœur avide de bonheur !

Débris épars et vain de palme :
le seul butin de l’aventure !
Pourquoi ce signe en la mâture
d’aucun voyage en golfe calme ?

J’ai découvert un nouveau port
où souffle un vent heureux et pur.
Une embellie est en l’azur
où ne s’annonce nulle mort.

Voici, des portes de l’aurore
natale, notre âme première :
inondons-nous de sa lumière
où notre entité s’élabore.—

C’est toi, regard de mon enfant,
c’est vous, mes livres, et c’est toi,
soleil qui danses sur mon toit,
guerrier de l’ombre triomphant.

Ah ! faut-il plus pour que j’aborde
en ton port, Bonheur, ô mirage,
sans qu’en chemin quelque naufrage
rompe mes voiles et les torde ?

N’importe ! Qu’un plus beau steamer
parte parmi l’or du matin !
Nous ferons plus riche butin
aux rives claires du Bonheur !

Fuyons la plage d’Elseneur.

1

MEDITATIONS

I – D’UN MATIN

Ton coq rouge a troublé le sommeil de l’aurore
qui, jeune fille aux yeux lourds encore de songe,
verse l’or de son front, verse sa toison blonde
            sur la toiture rose.

Belle ! et vous êtes seuls à demeurer au lit
où l’ombre atténuée estompe son ton bleu !
Est-ce pour mieux jouir de l’amour absolu,
est-ce la peur de voir votre rêve exilé ?

Sortez de la torpeur des sens, du sang, de l’âme
et venez avec moi résoudre le dilemme
            du bonheur à choisir.

Lequel : ce vent de fleurs qui nous vient du cœur sombre
des bois et des vallons ? ou bien, sans s’interrompre,
la naissance et la mort du nuage en l’azur ?

II – D’UN SOIR

Salut, – qui sait ? adieu ! – front que le crépuscule
révèle dans son songe ardent à ma pensée,
lauré de fleurs en panicule
pour enchanter l’ennui de mon âme lassée !

Ou bien qu’il me dérobe, ombre sur ta lumière,
ô fierté de mon cœur ivre de ta jeunesse,
et me fait pour la fois dernière
entrevoir, sans jouir d’une ultime caresse !

Mais doublons la cloison qui nous tient séparés,
objet de mon bonheur sinon de mes regrets,
décevante apparition,

pour ne point disputer au soleil qui s’éteint
cette heure qui recèle en elle ton destin
et trouble ma décision.

3

Chant paternel

Tu règles mon humeur à l’égal de mes livres,
ô regard défendu du Sort et de son leurre,
regard de mon enfant, noir ou bleu selon l’heure,
regard qui dans la paix encore te délivres !

Le rythme intérieur qui conduit ta musique
m’enchante, ô cher regard, à tel point, que j’oublie
de rechercher en toi la lumière abolie
que veut y retrouver mon âme nostalgique…

Et j’ai vécu cet âge aussi !.. Mais les seuls charmes
que m’offre le Présent en ses minutes calmes
m’ont fait perdre jusqu’aux notions du Passé !

Je ne cherche pas même à t’entr’ouvrir, ô porte
close entre le Futur obscur et mon penser
couronné ce matin de nulle rose morte !

4

FETICHE

Débris de glace, ô regard absent
qui fixes la présence du monde
sur ce fétiche nègre au gros sein
détaché de quelque flore blonde,

ne dépendant jamais plus du sort,
à présent, tu règles, selon mainte
crédulité, la vie et la mort
de tes fidèles dans la tourmente ;

quel plaisir snob m’incita pourtant,
sans compter sur toi pour mon destin,
à t’ériger au sein de mes livres

alors que sur cet autel pollu,
regrettant ton règne révolu,
à jamais se sont closes tes lèvres ?

5

LIVRES

Nous n’avons nul vaisseau, mais vous y suppléez
pour passer l’océan de notre lassitude,
ô livres de partout sur ma table échoués,
golfe calme paré d’ombre et de solitude.

Cette claire embellie et cet espoir, c’est vrai…
Mais pour quel continent romprons-nous les amarres
sans qu’au terme du voyage quelque regret
ne détourne la proue et la poupe des phares ?

Et puis, voiliers partant, au rythme de l’esprit,
pour le pays de l’âme et par le cœur fleuri,
j’ai peur d’abandonner une part de moi-même

au souffle astucieux et perfide des flots
où le vent, le naufrage et la mort sont enclos,
menaçant d’engloutir ma charge de poème !

6

HERODIADE

O beaux vers plus obscurs que les diamants noirs,
vous exercez sur moi la plus grande attirance
et savez m’enivrer avec votre fragrance
de rose épanouie au front ombreux des soirs !

Des soirs ! mais imprégnés de quelle aube future
ouverte sur mon cœur et promise à mes sens
que désole la mort des jours adolescents
sous un flot de lumière insinuante et dure !

Un rapport fugitif dans mon âme éveillé
du monde le plus feint au monde dépouillé,
envoûte mon esprit qu’il charme et déconcerte,

tandis que s’y prolonge un arrière-matin
dont je te vois languir, nourrice du Destin…
Et c’est pour moi, pour moi, que tu fleuris, déserte !

7

VILLE MORTE

Plongeant éperdument mon vaste front de cuivre
dans ton immensité de silence et de sable,
ô paysage bleu, triste et doux, je m'enivre
mais, me sachant plus vain, me crois plus périssable !

Leçon d'humilité, leçon de modestie
ton néant surpeuplé d'autant d'oublis que d'ombres,
et jusqu'à ta ruine elle-même engloutie
sous un flot grandissant de sauvages concombres,

tout dit, en ta rechute au sein de la nature,
la destinée ancienne, et présente, et future
de l'œuvre suscité par l'homme et son esprit !

Et le peu qui te fait survivre en ma pensée
n'est que ma piété pour ce qui a péri,
liane en fleur au ras d'une tombe enlacée !

8

SAGESSE

Croy-moi, vivons au gré de nos désirs.
Maynard.

I. – Tâche de prendre garde à la douceur des choses,
jeune homme qui relis l'amer P.-J. Toulet
devant un vieux tombeau couvert d'ombre de roses,
et ne suis que le fil du rêve qui te plaît.

Ce rêve entretenu pour oublier la vie,
qui sait exorciser ta crainte de mourir
et te libère ainsi de la mélancolie
de penser à ta chair destinée à périr.

L'âme seule survit : le battement intense
de ton cœur qui te trouble au fond de ce silence
vibrant des chants éteints de nos oiseaux de feu,

ni l'éclat de ce ciel dont séduit la jeunesse,
n'offre d'être éternel l'assurante promesse,
et la vie, en ses fards et plaisirs, n'est qu'un jeu !

9

II. – Plaisirs, mes chers plaisirs, pâture pour l'Oubli
mais que dispute encor la volonté de vivre,
avant que votre règne ardent soit aboli
et, désertant mon cœur fougueux, me désenivre ;

avant que, décimant l'arbre de ma vigueur,
la force des ans souffle au cœur de ma jeunesse ;
avant de ne plus voir se nouer que le chœur
des Ombres dont le front est marqué de sagesse,

cueillons la fleur du temps pour l'offrir au Destin
— pureté de rosée immolée au matin —
et savourons les fruits mûrissants qui se cueillent.

qu'importe à Salomon l'atteinte de la mort ?
aux dépouilles du lys, les vents qui les effeuillent ?
puisqu'ils peuvent mourir heureux et sans remord !

La

Guirlande à l’Amitié

(*envois de* ***Sylves***).

POUR UNE OMBRE

In memoriam Samuel **Ratany**

O toi qui l'aurais lu pour sa grande tendresse
et qui l'aurais aimé pour le noble dédain
qu'il a devant les fleurs motres[1] *de ma jeunesse*
et les fanes couvrant le cœur de mon jardin ;

toi vers qui mon regard s'élance en pure perte,
interrogeant en vain l'espace élysien,
et revient égaré, chargé d'ombre et d'alerte,
nef ayant fait naufrage et perdu corps et bien ;

force, force, ce soir, la porte épouvantable
qui te garde captif d'un sort désenchantant !
Entretiens le silence et le deuil de ma table
où ce livre d'amour et de fierté t'attend !

Que ton ombre s'abreuve, en parcourant ses pages,
du sang jailli d'un rythme en commun cultivé
avant que fût ravi par les ombreux rivages,
ton cœur qui de musique neuve a tant rêvé.

Mais, si le sentiment, l'image et l'eurythmie
t'en decoivent[2] *s'ils portent le signe d'avoir*
trahi de notre race éteinte le génie :
de ta voix souterraine, ami, daigne émouvoir

la promesse de chants dont vibre encor ma vie
et ce qui peut rester de ferveur en mon cœur !
Qu'aux tombeaux des aïeux ma voix se purifie
pour y puiser une autre et nouvelle vigueur !

A SAHONDRA

D’un âge ingrat fleuri par la belle amitié
et par une commune ardeur désabusée,
ni de leur scène au feu des couchants exposée :
            je n’ai rien encore oublié.

Et ce livre où j’ai mis le meilleur de moi-même,
– âme, formes et cœur détachés de l’Oubli,
et piété vouée au temps hova aboli, –
            ce sera mon plus beau poème

jusqu’aux jours dessillants et transfigurateurs
qui m’apprendront que rien ne dépasse les roses
en durée et beauté ! Que les Métamorphoses
            peuvent aigrir aussi nos cœurs !

Mais qu’au moins, aujourd’hui, fier encor de ce livre,
je t’invite à nouer son orgueil à ton front,
et, sans appréhender les jours noirs qui viendront,
            puisse souhaiter qu’il t’enivre.

Ainsi, Sahondra, ainsi, notre belle amitié,
l'ardeur qui l'anima, pure et désabusée,
ni leur scène aux splendeurs des couchants exposée :
tu n'auras pas tout oublié !

A PIERRE CAMO

Du signe de vieillir, du signe de la mort,
est-il marqué, ce livre où j’ai mis ma jeunesse ?
Et le son qu’il rendra, sera-t-il d’allégresse,
sera-t-il de remord ?

Ah ! laissez moi n’y point penser au propylée
du temple intérieur à présent déserté !
Et, vous offrant ces chants d’un accent emprunté,
et l’âme consolée,

oublier les périls par la ruine offerts
de la part éternelle et vive de moi-même :
périls que peut courir l’âme de mon poème
avant les lauriers verts !

Nulle mort n’est, d’ailleurs, le terme de la vie :
en sa métamorphose est rénové le sang ;
et la force qu’elle offre à son adolescent
est plus inassouvie !

A TRISTAN DEREME

Ce livre comment imprimé
renferme-t-il quelques poèmes
qu vous puissiez en France aimer,
cher poète Derème ?

– Mais, las des grands soleils de feu
qui brûlent les monts d'Iarive ;
las de nos lunes, or gris-bleu
dans la forge tardive

de notre azur de pourpre ; las
de voir le même paysage
fait de ficus et de lilas,
et de touffes sauvages, –

vers l'Occident j'ai fait voguer
mon âme ardente et nostalgique
ainsi que mon cœur fatigué
d'entendre la musique

toujours la même des aïeux,
pensant avoir ainsi plus belle
la voix dont enchanter les dieux,
et plus pure et nouvelle.

Insensé ! Les voici-t-ils pas
revenus ? Pour toute fortune,
ils ne m’offrent que le trépas
de leur force commune ?

Ah ! puissent-ils se retremper
dans l’air de la terre ancestrale
et recouvrer leur entité
sous la lumière australe !

A MARCEL ORMOY

Un miracle trompeur m'amène aux carrefours,
comme vous, des visages,
et je suis étranger à tous les paysages
qui me proposent leurs amours.

Ah ! quand pourrai-je, Ormoy, me parant d'autres grâces,
dire les sentiments
que m'auront suscités mes éblouissements
par la voix seule de ma race,

afin d'être mieux digne et fier de l'amitié
que m'accorde votre âme ;
afin, surtout, afin d'entretenir la flamme
qui meurt dans mon âtre oublié ?

Qu'est-ce, sinon le sang qui coule dans mes veines,
et ma charte, et mon fonds,
et les morts qu'on oublie au siècle où nous vivons
dans leur déroute souterraine ?

Ah ! puisse tout cela briller à l’avenir
sur le front de ma muse !
Elle mériterait de vous, ma voix confuse,
laquelle aurait pu s’affermir

A JEAN LEBRAU

Jean Lebrau, j'ai cueilli pour vous les jeunes fleurs
qui paraient mon verger de joie et de douleur.

Des lilas du pays offrant leurs grappes mauves
au cœur de notre azur grillé de soleils fauves,
ni des ficus perdus au flanc de nos coteaux,
– nids bruissant du maint ébat de nos oiseaux
couleur d'yeux ou de ciels,– ni les chansons plaintives
des filles du Regret aux grâces primitives :
je n'ai rien oublié, sauf l'âme et la rumeur…

Et je tremble d'offrir quelque chose qui meurt !

A PHILIPPE CHABANEIX

Mission du poète ?

Insolence, Philippe ! –
Lisant tous les aînés et fumant dans leur pipe,
je n'ai pu me gorger des lumières torrides
qui dévorent nos monts et nos landes arides,
ni baigner mon regard de lune et de rosée !
J'ai négligé nos nuits d'étoiles irisées,
nos matins, Adonis éternels dans leur gloire
de se voir refletés[3] dans l'innombrable moire
de nos fleuves ; nos soirs, rois trahis par les ombres,
qui, de leur palais d'or, gisent sous les décombres
tandis qu'ascend au ciel, vibrant de nostalgie,
le cœur auquel l'Amour a donné sa magie
des filles d'Iarive au front couleur de sable…

Demain, plus tard, ma voix sera moins périssable
pour s'être éperdument aux tombeaux affutée[4],
et, s'étant du sang vif de mes morts suscitée,
pour avoir su puiser sa cadence et sa grâce
dans le fonds poétique éternel de ma race.

A ROBERT-EDWARD HART

Donner un sens plus pur aux mots de la tribu
et l’imprégner du sang de mes morts que nos combes
ombreuses et nos monts ensoleillés ont bu :
mission périlleuse et double qui m’incombe !

Qui donc me donnera de pouvoir fiancer
l’esprit de mes aïeux à la langue adoptive,
et mon cœur naturel, calme et fier au penser
pervers et sombre de l’Europe maladive,

pour susciter des chants où ma pure entité
se précise selon le rythme et la cadence
de l’Intuition, et de toute influence
s’affranchit, changée ainsi par l’éternité ?

A G.HENRI DE BRUGADA

La grâce flexueuse et fragile de l'eau,
l'éclat évanescent des éclairs dans la nuit,
et ce que pour charmer insinue un sanglot
musical, mal d'amour en fleur épanoui –

c'est le jeu de mon âme en vous offrant ce livre
où raille et se lamente une jeunesse morte…
Qui va lui déchirer avec un coup d'aile ivre
le dur lac oublié sur le trésor qu'il porte ?

Insolence !
Pourtant, *son inutile exil*
lui propose l'essor *des vols qui n'ont pas fui*
et le retour au fond d'un monde plus subtil
où le cygne ancien lui dira *que c'est lui* !

A RAMILIJAONA

Le vent pourra souffler, Ramily, dans ce livre
et, dispersant ses fleurs, saccager tous ses fruits ;
comme des tours restant de quels palais détruits,
vous y verrez encore, avec la paix de vivre,

les souvenirs heureux de la belle amitié
qui sait nous consoler de tant d'âmes perverses
pour qui n'est que poussière et cendres le commerce
de nos grands morts royaux et leur âge oublié !

Ainsi, le cœur plus clair que celui du printemps
et plus bleu qu'un verger qui se gorge de lune,
en vous offrant ces chants de notre ardeur commune,
je n'appréhende pas pour eux l'œuvre du temps !

A J.-H. RABEKOTO

De mon cœur qu'ont dépossédé
de ses biens l'exil ou la mort,
et qui , trésor dilapidé,
s'épuise au gré mouvant du Sort,

éclos par le Rythme et le Nombre,
jaillit ce chant dont le postlude
dit, en l'honneur d'un peuple d'ombres,
mon calme et mon inquiétude.

Ah ! puisse-t-il avoir, là-bas,
dans ton val sombre et désolé,
les accents qui ne meurent pas,
vibrant des beaux jours en-allés

et réveillant en ta pensée
de nos passions tout le charme, –
escarpolette balancée,
mais par le vent de quelle alarme !



Interlude rythmique

à André Fontainas.

1

LEVANT

Souffle, ô vent, dans la conque embaumée
des daturas et de leurs hybrides,
enchantement des terres arides
de ma vieille Emyrne décimée,

souffle au cœur de la tiède verdure
où la nuit pesante entrave encore
un pur chant d'oiseaux couleur d'aurore
désolés par la grande froidure ;

et, comme pour délivrer du songe
fallacieux de l'aube en-allée
quelque paupière trop flagellée
de sommeil, souffle, souffle et prolonge

ta voix parmi le retour du monde
à sa destinée éphémère et profonde.

2

DESERT

Joie unie et chaude du désert !
Nulle part, l’azur n’est aussi bleu
que sur ces monts de sable et de feu
sillonnés de vol puissant et clair.

Rare en verdure comme mon cœur
d’homme mûri par des temps mauvais
leurrés par vous, ô bonheurs rêvés
en l’abri de la seule langueur !

Ici, devant ton aridité
ton silence, et ta soif, et ta faim,
paysage apparemment sans fin,
comme l’effroi de l’éternité,

tempérant ma joie et mon émoi,
je rêve d’un art dépouillé comme toi,

3

DZORAH

Dzorah, – enfant de sultans défunts,
dès longtemps, à l'archipel natal, –
tu veux venir avec tes parfums
de vanille et de bois de santal.

Venir si loin, et sans défenseur !
O Dzorah, rose que fanerait
le plus beau soleil en sa douceur
étendu sur le parc azuré !

Et prétendre à jamais conserver,
sous d'autres lois et de nouveaux cieux,
dans toute sa vierge pureté,
la foi si chaude de tes aïeux !

Mais brûlant d'amour pour un des miens,
je crains que ton cœur ne devienne chrétien !

4

CLAIR DE LUNE

Sans rossignol autre que des songes
effeuillés au cœur de la nuit bleue,
ta tristesse de reine exilée,
clair de lune qui mon front inondes,

enchantera de quelles musiques
sa nostalgie et ses sourdes peines,
sœurs en l'ennui, sœurs adultérines
de mes insidieuses fatigues ?

A ton intention sont ouvertes
mes fenêtres où bruit encore
le chœur du soir pacifique et rose
élevé dans le calme des herbes

comme à la rupture de tes charmes
le triomphe obscur de l'aube dans les palmes.

5

LYS

Fils de la terre et des vivants,
des morts et de la Nature,
je te préfère au parfum qui dure,
ô lys que balancent les vents.

Comme mes jours passe ta gerbe,
fille étrange de la nuit,
qui répand son éclat inouï
jusques à sa chute sur l'herbe ;

héritière sans lendemain
du royaume de la lune
elle dépense en paix sa fortune
pour le plaisir des yeux humains,

ta gerbe sans lendemain
qu'a tressée en silence la lune.

6

REGARD

Sur quel monde englouti sans retour
te fermes-tu pour bientôt t'ouvrir
aux astuces vaines de l'Amour
sinon au piège amer du Mourir,

ô regard où pèsent divers poids ?
– Celui-ci, s'interrogeant au cœur
d'un miroir, ne voit que désarroi
où jamais ne s'est vu que de fleurs.

Cet autre qui s'attendait à voir
descendre la nuit sur son destin,
sent que jusqu'à la fuite du soir
prolonge l'éclat de son matin,

ô regard, innombrable tombeau
où gisent à la fois le laid et le beau.

7

HORLOGE

Absence pure, ô l'insoupçonnée
serve sœur des ténébreuses Parques,
tous les jeux de notre destinée,
jalons sur ta route et nos cœurs, tu les marques.

Mais loin de faire de toi l'augure
inviolé, notre suffisance
veut exercer quelle dictature
sur le temps où s'oublie un peu ta présence !

Et ce n'est que lorsque le Narcisse
qui s'ignore au fond de nous encore
voit au bord d'un sombre précipice
– source vive autrefois – l'infernale aurore

parer de fleurs sa jeunesse morte,
que nous entendons se fermer une porte !

Sept quatrains

à Fernand Mazade.

TENTATION

Belle d’une beauté plus sombre que la nuit,
l’amante au front de cuivre ancien est venue
avec l’intention d’effeuiller mon ennui
sur sa poitrine nue.

ROSSIGNOL DE MON CŒUR…

Quels rêves attardés aux rives du Réveil ?
Tu chantes ! qui jamais n'élevas ton chant pur
après la floraison visible de l'azur
et le rutilement fluide du soleil !

OFFRANDE ILLUSOIRE

Je t’apporte un cœur neuf, œuvre d’un rêve immense,
promesse de fleur née à la mort des semences,
ô Muse, et pure image où déplorent leur ombre
encore les jours morts et vains que je dénombre !

VENT

Sois Ganymède et verse un peu de ton amphore
dans le cœur de ces fleurs qui parent la terrasse
après avoir forcé les portes de l'Aurore,
coureur aérien, ô vainqueur de l'espace !

ANGOISSE DU DEPART

Est-ce un beau jour d’avril ou de mai commençant,
ô printemps de mon cœur, que te viendra l’automne
marin, et que, cueillant des fleurs pour Abéone,
tu les parfumeras avec ton propre sang ?

AUTOMNE AUSTRAL

Lorsque les bancouliers[5] tresseront leur couronne
de neige soleilleuse au cœur sombre et profond,
ta désolation sera moins vaste, automne,
et sur ton front en deuil des oiseaux chanteront.

HERPES

O barque aventureuse aujourd'hui bien vétuste
et de qui l'océan a rongé la carène,
où sont tes matelots séduits par la Sirène
tandis qu'ils s'adonnaient au jeu de la flibuste ?

Arbres

à Henri de Régnier.

Arbres de la cité, depuis combien d'années
Nous nous parlons tout bas !

Jean Moréas.

AUX ARBRES

Arbres sur la colline où reposent nos morts
dont l'histoire n'est plus, pour ma race oublieuse,
que fable, et toi, vent né des zones soleilleuses
qui ranimes leur sein d'ombre humide et le mords,

ce soir, je vous contemple et mon cœur vous écoute :
votre rumeur me dit l'âme de mes aïeux
tandis que l'horizon tragique et radieux
annonce d'un beau jour la gloire et la déroute.

L'insidieuse nuit qui vient anéantir
le navire paisible et bleu de vos ramures
riche d'un chargement de quelles pulpes mûres
et de quels beaux palmiers qui pourraient reverdir,

ainsi que le silence, esclave des ténèbres,
qui prêtera son aide à son œuvre pervers :
ah ! tout m'incitera qu'à vos mystères verts
j'offre des chants ardents, et tristes et funèbres !

Car, déjà, vous attend la cognée ou le feu,
vous qui n'avez jamais connu la grise automne
et qui ceignez encor d'admirables couronnes
le front des monts royaux, frères de l'azur bleu !

1

AVIAVY[6]

Arbre qui prends racine aux pierres des tombeaux
et dont la sève vive est peut-être le sang
    de ceux qui furent les flambeaux
de mon Emyrne et de son esprit finissant,

tu dresses dans l'azur ton palais ténébreux
qui ne fait retentir dans le front du matin
    que les appels silencieux
de nos morts contre les astuces du Destin !

Et tu nous dis, bel arbre isolé, de rester
nous-mêmes et d'avoir ta suprême fierté
    d'épouser nos seuls paysages.

Ah ! qu'à te voir, ficus aux feuillages légers,
bien que naissant parmi des rythmes étrangers,
    mon chant s'inspire de nos sages !

2

ZAHANA[7]

Ce n’est pas au jeu vain de nos vieux amoureux
qui s’écrivaient, jadis, sur tes feuilles naissantes
et, se rendant le soir en ton sein ténébreux,
saccageaient les rosiers sauvages de nos sentes,

ni même à la saveur de tes fruits succulents
où jutent les soleils de notre terre chaude,
que ton nom inconnu se doit d’être en mes chants
et d’y répandre tes purs frissons d’émeraude !

Mais, exilé des lieux d’où nous sommes natifs,
tu n’as plus dans nos champs que des jets maladifs
qu’une terre inclémente et stérile harasse !

Comme le mien ton front n’offre plus au matin
que les dernières fleurs d’un arbre qui s’éteint,
et ta défaite est sœur de celle de ma race !

3

HASINA[8]

Fiançons aujourd'hui nos graves destinées
et qu'en l'azur nos chants aient une voix égale :
nos âmes sont pareillement infortunées
car nous avons perdu notre force ancestrale !

La terre qui nourrit tes vivaces racines,
les ramiers dont l'amour élit ta touffe sombre,
ni l'air bu ne sont pas ceux de tes origines,
et ta présence ici n'est que celle d'une ombre !

Quant à moi, fils des Rois d'une époque abolie,
reposant au rebord d'un tombeau qu'on oublie,
je chante d'une voix qui n'est pas de mes morts !

Mais, nous savons, palmier, vivant notre nouvelle
vie, avoir le front ceint de nos fleurs les plus belles
et nous jouer ainsi des rigueurs de nos sorts !

4

BOUGAINVILLEA[9]

Je te vois au tourment de l’azur bleu livrée,
liane arborescente, ardente bongainville[10]
qui couronnes le cœur et le front de la Ville
de ta flore empourprée.

Tu résistes au temps : l’ardeur de la froidure
ni celle des soleils ne tarit ton essence,
et les ans successifs rencontrent ta puissance
où la sève perdure.

Puisse ta splendeur sombre, apparemment éteinte
quand de l’automne austral tu subis les atteintes,
aviver dans mon cœur

la piété qu’on doit aux morts que l’on oublie
et mon ferme désir de vivre en le génie
de l’Emyrne qui meurt !

5

MANGUIER[11]

A qui goûte ta pulpe où le soleil austral,
suscitant de la sève une douce saveur,
s'est tant de fois penché dans toute sa splendeur,
    ô gardien du village ancestral,

ou, passant éphémère, enchantant sa langueur
loin des bruits d'Iarive, au pied du mont royal,
à qui va pénétrant le palais végétal
    qu'ouvre au soir majestueux ton cœur,

dis, oh ! dis, beau manguier, qu'en tes rameaux puissants,
il est d'autres attraits que tes fruits mûrissants
    ou que l'ombre où vibre la lumière !

Entr'ouvre-les parmi les pâleurs de l'azur
et que se montre aux yeux le mausolée obscur
    sous lequel dort la race première !

6

ORANGER

Incessant renouveau d'un arbre qui vieillit,
fruit gonflé du soleil des zones les plus calmes,
ô source aérienne, ô source au cœur des palmes
et dont le jet sucré pour notre soif jaillit,

disputerai-je autant à l'abeille sauvage
qui prépare son miel en ta maturité,
qu'à l'oiseau dont le chant nous annonce l'été,
la clarté, le parfum, le goût de ton breuvage ?

Au moins, lorsque ton ombre accueillera le soir,
je viendrai savourant les *Eglogues*, m'asseoir
devant le paysage auguste et magnifique,

et vivre sous ton vocable, jusqu'à la nuit,
fiançant, oranger nuptial, mon ennui
aux tristesses d'un ciel profond et pacifique !

7

LILAS

Ce n’est pas seulement l’annonce printanière
en cette terre où l’arbre a toujours sa verdure
et dédie à l’amour fleuri de la lumière
sa cime qui résiste à la grande froidure,

ni l’union au bleu rose des crépuscules
du mauve parfumé qui jaillit de ta sève,
que m’apportent, ce soir, tes primes panicules,
ô lilas où la nuit fait retentir son rêve !

Plus encor, la saison ranime en ma mémoire
les plaisirs que j’avais sous ta frondaison noire
à deviser avec mes amis en-allés !

Et suscitée, hélas ! par ta seule venue,
ma jeunesse surgit, découronnée et nue,
de ton ombre où j’entends quels appels désolés !

8

GRENADIER[12]

Fleur mauresque égarée en terre imérinienne
qui te plaisais jadis à parer des sultanes
ivres d'amour et de lune au pied des platanes,
je dirai ta tristesse au seuil des mers indiennes.

A la feinte de marbre et d'or d'une mosquée,
aux briques roses d'un minaret en ruines,
je vois, parmi la nuit et ses froides bruines,
s'enlacer et mourir la jeunesse étriquée

de tes branches qu'épouse une jeunesse vide
de maint grain rubescent au cœur d'un ciel livide
qui n'annonce pour toi nulle faveur d'avril !

Vaine offrande en l'honneur d'une origine obscure :
seule ta sève donatrice est encor pure,
le sol et le soleil attestant quel exil !

9

FILAO[13]

Filao, filao, frère de ma tristesse,
qui nous viens d'un pays lointain et maritime,
le sol imérinien a-t-il pour ta sveltesse
l'élément favorable à sa nature intime ?

Tu sembles regretter les danses sur la plage
des filles de la mer, de la brise et du sable,
et tu revis en songe un matin sans orage
glorieux et fier de ta sève intarissable.

Maintenant que l'exil fait craquer ton écorce,
l'élan de tes rejets défaillants et sans force
ne dédie aux oiseaux qu'un reposoir sans ombre,

tel mon chant qui serait une œuvre folle et vaine
si, né selon un rythme étranger et son nombre,
il ne vivait du sang qui coule dans mes veines !

10

LAURIER

Laurier, usurpateur du trône séculaire
où verdissaient jadis les arbres des Tropiques,
et qui plantes partout tes thyrses magnifiques,
dons de sang proposés au cœur crépusculaire,

est-ce pour mieux marquer la chute de ma race
et pour symboliser l’empreinte occidentale
qui souille l’entité de son âme ancestrale,
que tes ardents flambeaux veillent sur nos terrasses ?

Essence d’outre-sylve aux fleurs couleur de lèvre,
emblème de triomphe, objet de mainte fièvre,
laurier, ce n’est pas toi qui vas ceindre mon front !

Je préfère cet arbre aux vivaces racines,
gardien de nos vallons, orgueil de nos collines,
au pied duquel mes sœurs venaient danser en rond !

11

AMONTANA[14]

Amontana, la nuit trouble à peine ton cœur
de palmes quand la lune, illuminant ton front
de sa lumière bleue, apaise ta langueur
et te fait oublier les jours noirs qui viendront.

Ni l'aile furieuse et puissante du vent,
ni le feu destructeur ne courbe ta fierté :
ton essor végétal va toujours s'élevant,
indifférent aux coups de la fatalité !

Et ton sang continue, incessant renouveau,
à nourrir de ton ombre ardente le tombeau
désolé d'être seul parmi le paysage.

Amontana, les jours où nous ne serons plus
que les mânes épars des âges révolus,
puisse ton souvenir couronner mon visage !

Au Soleil estival
(fragment)

pour Charles Maurras.

1

Tel, du cœur végétal, tu suscites la sève,
la jeunesse de l'arbre et la saveur du fruit,
ô soleil salué par le vent qui se lève
d'une ombre où l'on entend la fuite de la nuit,

tel, pénètre mon sang et mûris ma pensée :
je suis né sous ton signe ardent, et j'ai grandi
ainsi que nos palmiers à la voûte élancée,
dans l'ivresse de la gloire de tes midis ;

et pour que mon chant soit l'enfant de ta lumière,
pour qu'il recouvre l'âme éternelle et première
des chantres d'Iarive ivres de ta splendeur,

nourris-le, nourris-le, dans ta coupe enchantée,
du lait d'une sauvage et nouvelle Amalthée,
et que mon cœur, soleil, vibre de ton ardeur !

2

C’est depuis ce matin que je l’ai fiancé
à l’âme des monts bleus nubile dans les palmes,
à celle de l’azur où le soir annoncé
se devine avec son cortège d’heures calmes ;

mais c’est plus tard, parmi l’ivre réveil floral,
la libération des captives de l’ombre,
à l’heure où tu ceindras le front du ciel austral
de ton pampre de flamme et de sa pourpre sombre,

c’est alors que, devant ton exaltation,
je viendrai célébrer leur durable union
et t’en prendre à témoin au sein des paysages.

Je sais un lieu propice à ces amours nouveaux :
un manguier séculaire y garde des tombeaux
et veille au souvenir oublié de nos sages.

3

Nous arrivons devant l'enceinte désolée.
Le ciel d'octobre est lourd de signes pluvieux
et de la terre chaude, emplissant les allées,
s'élèvent quels parfums de sauges capiteux.

Le flot aérien déferlera, paisible ;
mais la tristesse intérieure de l'azur,
tu la rendras, soleil vivant, imperceptible
et la revêtiras d'un enchantement pur.

Insensible à l'averse et tout à sa pensée,
étreignant du regard sa jeune fiancée,
l'enfant de nos amours latentes attendra

que d'Imanga, colline anciennement royale,
vienne nous entourer l'âme immémoriale
de l'orgueil de l'Emyrne et du passé des Rois.

4

Profitons, profitons de la claire embellie !
Les euphorbes, déjà, sont sortis de leur songe
bien que dans leurs faisceaux encore se prolonge
l'ivresse crépitante et fraîche de la pluie.

Mais profitons surtout de la fin de ton règne :
la fontaine a perdu ton apparence double
et son miroir plaintif n'a plus qu'un reflet trouble
où l'ombre de la lune et de la nuit s'imprègne !

Réalisons ce vœu qu'avant tes funérailles
qui seront, ce soir, ton ultime apothéose,
se tressent dans l'azur des couronnes de roses. –

Nous en consacrerons, soleil, les fiançailles
de mon Chant amoureux de votre âme en-allée,
ô race finissante, ô cité dépeuplée !

5

La sagesse des morts, l'esprit imérinien,
source fraîche où mon cœur vient se désaltérer,
disent de voir mourir l'Aujourd'hui sans regret,
les jours suivants pouvant nous donner d'autres biens.

Et tu me dis : « Ce jour disputé par la nuit
n'est pas le seul présent de la Vie en tes mains !
Entretiens l'espérance et charme ton ennui
en l'attente d'avoir les fleurs des lendemains !

« Accueille donc, accueille, en souriant, le Sort.
si le front de la vie est marqué par la mort,
tout est contre l'espoir vaine calamité !

« Et demain, revenus des gouffres de la mer
et du pays trompeur de ton sommeil amer,
nous renaîtrons, enfant, couronnés de clarté ! »

6

Le vent t’annonce, le doux vent
qui rompt notre torpeur humaine
et le sommeil si décevant,
ô soleil anadyomène !

O pur symbole de l’espoir
de cette belle matinée,
tombant aux embûches du soir
et de la lune déjà née,

tu reviens des vagues marines
parmi les roses purpurines
écloses sur les monts lointains,

proposant dans la neuve amphore
que nous figure cette aurore
quel ferme défi au destin !

7

Une légende obscure et vaine nous rallie,
race éteinte d’Emyrne au bois découronné,
à l’archipel lointain de la Polynésie
dont le passé floral n’est pas plus fortuné.

Au vague souvenir que tu viens de ces terres
et qu’elles t’ont vu naître en leur azur marin,
je revis dans mon cœur l’exode de mes pères
parmi le glorieux triomphe du matin.

Et je vois, vers le golfe où l’ombre végétale
approfondit le ton bleu d’une mer étale,
des pirogues voguer, souples comme le vent.

Leur chargement est fait de pulpes savoureuses,
mûres sous les climats des îles bienheureuses
qui s’estompent sous les brumes de l’Océan.

8

O soleil, est-ce ainsi qu’a fini l’aventure
des nomades venus du continent lointain ?
Ou bien, un vent mauvais, soufflant dans leur mâture
et jetant dans les flots leur plus riche butin,

lourd de l’odeur humide et chaude de l’orage,
implacable comme la volonté des dieux,
a-t-il fait chavirer le gros de l’équipage
et prospérer les survivants sous d’autres cieux ?

Mais qui nous le dira sans la science vaine
d’interroger le sol muet des Hauts-Plateaux
qui séparent des mers la terre imérinienne ?

Perdus parmi les bois détruits et la poussière
des âges, des tombeaux, qui sont deux fois tombeaux,
renferment à jamais l’originel mystère !

Cœur et Ciel d'Iarive

à Robert-Jules Allain.

1

« Mangataka amy nao, Rasoalao,
fa zavatra mba tia'ko, lalao ko… »
T. ny A. .

O princesse exilée, ô reine devenue,
diane au front paré de pauvres fleurs d'automne,
la déesse des bois que le temps découronne
et la gardienne jalouse des landes nues,

j'ai vu ce qui restait des pieuses offrandes
promises à ton âme errante et désolée :
le sang d'un taureau pourpre à la nuque étoilée
du signe rituel et de belles guirlandes…

Bien que mon cœur accepte et que mon âme écoute
la voix seule des jours renégats et modernes,
veuille, veuille sortir du fond des Six Imernes
oublieuses jusqu'aux traces de ta déroute !

Je ne demande ni tes grands troupeaux sauvages
dispérsés[15] *aujourd'hui dans les bois désertiques,*
ni le filon perdu de tes pierres magiques,
mais seulement la paix ancienne des villages !

Qu’en sorte pour m’emplir l’âme immémoriale
de ma terre qui meurt et de ma race éteinte,
afin que, subissant le sort et son atteinte,
en ajoutant au poids de la cendre royale,

ma jeunesse dernière ait pour orgueil suprême
d’avoir pur[16] *refleurir des tombes désolées*
et d’avoir, ô mon sang, accordé ta coulée
au rythme intérieur, au chant de mon Poème !

2

Iarive, Iarive, Iarive la morte,
depuis longtemps déjà tu m’as fermé la porte
destinée à donner sur le soir de ma race !

En vain, parmi le jour qui naît sur la terrasse
couronnée autrefois de gerbes corallines,
je te cherche au milieu de nos douze collines ;
en vain, et dans l’espoir de retrouver en elles
les meilleures de tes grâces simples et belles,
je prends part à la ronde ardemment enroulée
de tes filles, mes sœurs, ô mère désolée :
de leur perversion qui me trouble et m’étonne,
je ne sais que tresser des fleurs de quel automne
en l’honneur ténébreux de ta mémoire vaine
vers qui seules s’en vont ma tristesse et ma peine !

3

O mon cœur amoureux de trois zones du monde :
l’Europe froide où va le meilleur de toi-même,
l’Inde au ciel aussi rose et bleu que ton poème,
et l’Afrique, ta source et limpide et profonde,

nul arbre n’a plongé ses vivaces racines
dans le sol différent de trois vergers contraires !
Fixe ton choix sur l’une ou l’autre de ces terres,
bien que toutes, dis-tu, gardent tes origines !

4

Si le monde a changé, si ma voix elle-même
renonce à ta musique, ô parler ancestral,
et que, sous le sillon du clair Navire-Austral,
elle chante selon une langue que j'aime,

le sang héréditaire et l'âme de mes morts,
sève toujours vivante en l'arbre qui décline,
m'animent à jamais comme, sur la colline,
le vent du sud qui souffle au cœur des ficus tors ;

et je te suis semblable, ô beau rosier de France
qui, fleurissant au flanc d'un tombeau de chez nous,
fiances aux églantiers au feuillage roux
la pureté perdue, hélas ! de ton essence !

5

Cette branche qui meurt sous le poids de ses fruits,
lesquels ne sont pas sûrs de périr avec elle,
jeunesse regrettant ses beaux rêves détruits
d’être un peu moins qu’éternelle,

c’est toi, ô cœur d’enfant qu’un sentiment obscur
a prématurément offert à mes délices,
et dont abuse, hélas ! le piège le plus pur
de mes perverses malices !

Ou bien, c’est toi, Cité qui, triomphale, sors
du sable dispersé d’une ville abolie :
Iarive du jour sur la terre des morts,
sœur de ma mélancolie !

6

MATIN MALADE

Matin d’été, ô matin d’été,
bel et triste comme mon cœur,
tes arbres tremblent dans la clarté
en berçant mollement leur langueur.

Quel espoir de soleil virtuel,
paysage vert sans ramiers,
te nourrit de son leurre cruel
qui colore à peine tes palmiers

et te fait un frère adultérin
d’un sentiment lourd de chagrin
et plus lourd encor de soif d’azur

que du poids de l’épuisante nuit
qui m’a tendu son fruit bien mûr
mais gonflé de vénéneux ennui ?

7

REVE DEVANT L'ATRE

pour Ramilijaona

Quelle belle aurore en-allée,
rose en sa promesse pure,
rend de regret inconsolée
ton âme que plus rien n'azure ?

Devant le mur que la nuit ronge,
– et ton cœur par quelle peine ! –
devant le mur, leurrés du songe
d'une musique sombre et vaine,

dans la jouissance d'un rare
bonheur, tes yeux flous écoutent
l'âme d'un instrument barbare
où se décantent et dégouttent,

lentement, les profonds silences
de la nuit et de la lune,
qui couvrent les dures cadences
dont s'enivre ton infortune.

8

pour Armand Godoy

Nature exubérante et puissante, ô Tropique !
Nous, du moins, qui vivons en zones tempérées,
ne jouissant que d'un faux renom exotique,
nous n'avons que des fleurs roses décolorées !

Nos cœurs, nos cœurs ardents en sont influencés :
ils sont déjà couverts de cendres sous leur feu,
car pour eux le Présent est déjà le Passé
et n'ose même pas affronter l'azur bleu

de Demain. Leurs rejets rares, leurs pousses maigres,
sortant d'un sol avare, héritant d'un ciel sombre,
ont la seules promesse aride des fruits aigres !

Nourris-nous mieux, soleil qui doubles un cap d'ombre !
Sois-nous plus enflammé pour les gorger de suc,
notre terre et nos cœurs avant l'âge caducs !

9

Bien que ton avenir, à tes yeux, se dessine,
lauré de thyrse en fleurs, promesse de beaux fruits,
comme un puissant fruitier dont l'élan se destine
        à reverdir le champ détruit,

ouvriras-tu toujours la fenêtre qui donne
sur toute l'étendue océane du bois,
cœur chargé de printemps, mais qui cèles l'automne
        et les jours mauvais d'autrefois ?

10

Il est un monde qui doit mourir.
Paul Husson.

Il est un monde, il est des hommes qui mourront ;
d’autres, ni pires ni meilleurs,
suscités de ces morts porteront sur le front
de belles couronnes de fleurs ;

celles-ci, sous l’ardeur des soleils successifs,
au seuil de l’automne nouveau,
ne laisseront qu’une ombre aux contours fugitifs
à graver sur quelque tombeau ;

mais une vie obscure, exilée au milieu
de cette calme absurdité,
recherchera le cœur profond de l’azur bleu
pour refaire l’Eternité…

Il est un monde, il est des hommes qui mourront ;
d’autres, ni pires ni meilleurs,
suscités de ces morts, porteront sur le front
de vaines couronnes de fleurs.

11

Cité nouvelle, encore inaccessible aux yeux,
        qui, buvant le sang des partants,
saccages la promesse enclose en leur printemps,
mortelle fiancée à d’obscurs jeunes dieux,

je pense aux jours futurs où des palais de pierre
        et des usines spacieuses
briseront en mon Emyrne silencieuse
les lignes de l’azur et les flots de lumière ;

je pense au paysage hier inviolé
        comme le cœur vert des forêts,
ainsi qu’à vous, oiseaux roses, bleus ou dorés,
ivres du seul espace aride et désolé ;

à toi, ma sœur, à toi, fille de roi sans trône,
        à toi, rose de la terrasse,
dernière floraison vivante de ma race,
couchant d’un jour heureux et fleur d’une âpre automne !

12

Où, parmi le ciment de la Cité future
qui viendra délaver le beau rouge des murs,
où te retrouverai-je, intégrale Nature,
ô corbeille de fleurs, de miel et de fruits mûrs ?

Civilisation, tu dresseras sur elle,
au milieu de tes parcs, tes routes et jets d'eau,
comme sur une tombe, une émouvante stèle,
mais sans l'inscription que demande un tombeau !

Et de toi seul, mon chant que l'avenir déroute,
l'écho plus faible, hélas ! que le sanglot du vent,
redira du passé la ferveur et le doute
de sa voix enchantée et naïve d'enfant !

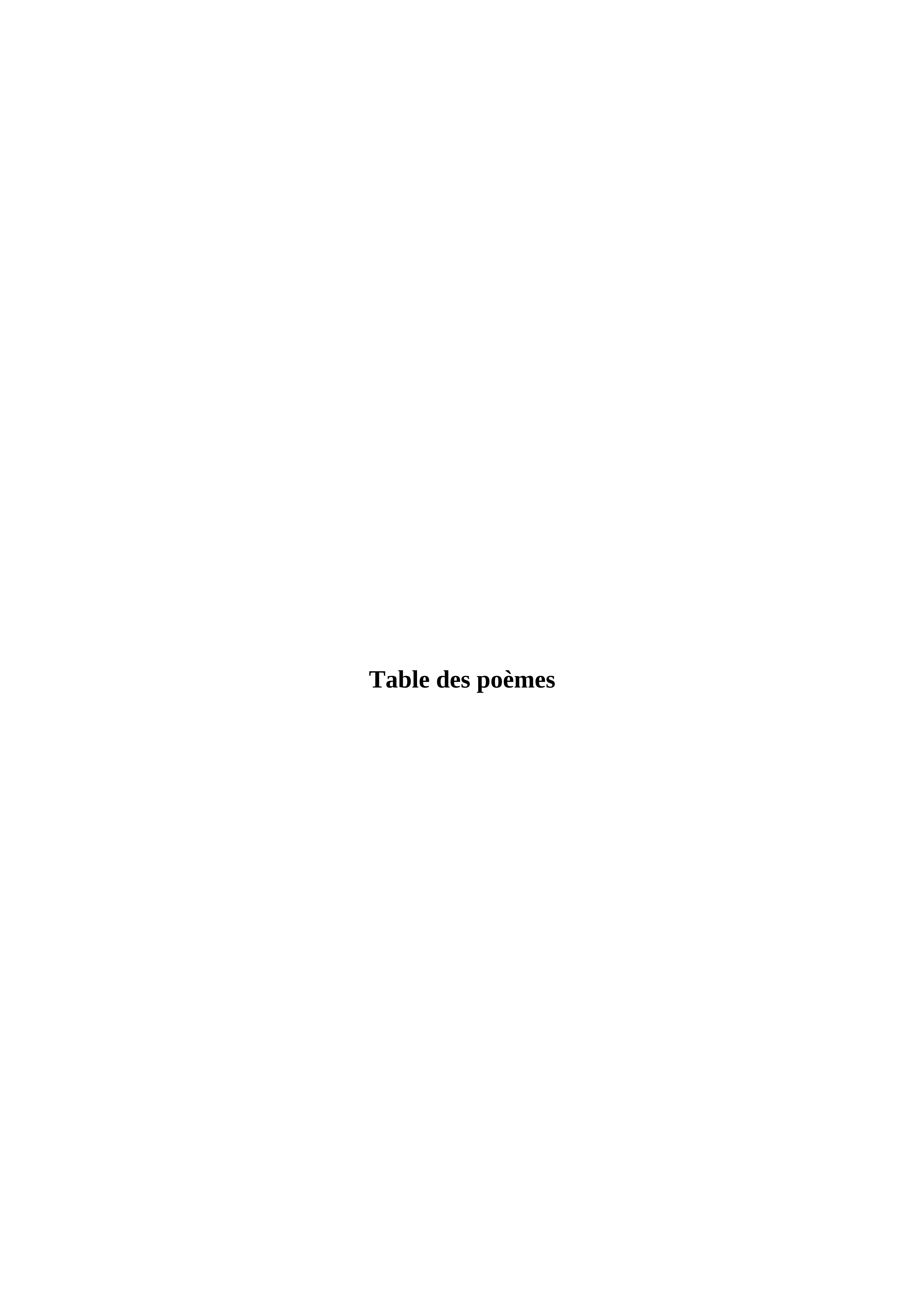


Table des poèmes

Table

VERS LE BONHEUR

LA GUIRLANDE à L'AMITIE

INTERLUDE RYTHMIQUE

SEPT QUATRAINS

ARBRES

AU SOLEIL ESTIVAL

CŒUR ET CIEL D'IARIVE

Ouvrages du même auteur

à paraître chez différents éditeurs :

Poésie :

Electuaires.
Chants pour Abéone.
Trèfles de Toujours et de Jamais.
Cailloux taillés.

Prose :

L'Aube Rouge (*roman épique*).

Traductions :

Anthologie de la Poésie hova
Mpivahinin'Iarivo
(*Poèmes de P. Camo et de R.-E. Hart*).
Hantsana ao anaty
(*Poèmes de Paul Valéry*).

Achevé de composer
à l'Imprimerie de l'Imerina,
rue Colbert,
Tananarive, Madagascar
le 27 juillet 1928

Note sur l’édition

Le texte a été établi par François Morand à partir de l’édition originale en sa possession.

Il a respecté le format du livre (16x25 cm), restitué ici par les marges sur des pages A4. Il a utilisé des polices de caractères aussi proches que possible de celles de l’original, suivi scrupuleusement la présentation du texte, la pagination et la typographie – jusque dans les coquilles, relevées dans des notes de fin de document où vous trouverez aussi quelques précisions botaniques.

La « couverture » habituelle aux volumes de la collection s’inspire du travail du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) qui est un modèle du genre et sur le site duquel tous les volumes de la *Bibliothèque malgache électronique* sont disponibles. Cet ouvrage en constitue le cinquante et unième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l’histoire malgaches.

Vos suggestions et remarques sont bienvenues, à l’adresse : bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com.

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d’édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : www.bibliothequemalgache.com.

Pierre Maury, février 2009

Notes

---

[1] Sans doute « mortes ».

[2] Sans cédille dans l'exemplaire.

[3] Sans accent dans l'exemplaire.

[4] Sans accent circonflexe dans l'exemplaire.

[5] *Aleurites moluccana*.

[6] Figuier (*Ficus ...*), symbole de noblesse

[7] Un des quatre *Phyllarthron* présents dans l'île.

[8] Dragonnier (*Dracaena augustifolia*).

[9] Liane originaire du Brésil (Commerson, voyage avec Bougainville).

[10] Sic.

[11] Manga (*Mangifera indica*).

[12] *Punica granatum*, originaire du Moyen-Orient, introduit à Grenade.

[13] *Casuarina equisetifolia*, originaire d'Australie.

[14] Figuier symbole de royauté (*cf*. rova), *Ficus baronii*, voir aviavy, note 6.

[15] Accent présent dans l'exemplaire.

[16] Sic.